

Adèle Nègre

Causseries



Adèle Nègre
Causseries

(mars 2018)

Collection <*le trombone*>



Bruno Guattari Éditeur

Voilà les euphorbes !
Petite Éclaire ce matin vue sur le chemin.
Un vert différent – et tirant sur le jaune,
un peu aigre,
sialagogue –
de l'hivernal vert longtemps ruminé.
La couronne était tentante à portée de main
ascendante
au talus brûlé de gel.
Un vert appel entre herbe et pierres.

Vert sorti de toi-même
tu appelles
tu descends à l'aride champ mental.

Une baie éclaire l'ardeur de la mémoration, me rappelle
les jeunes coupes de tes fleurs
tes ombelles c'étaient des lampes
sur le causse de Campestre et Luc
ton lait c'est le lait aigre
de l'enfance.

Une fleur qui s'ouvre et qui éclaire –
brandon ou torchère – le lointain ainsi
soudain je me souviens du panicaut champêtre
qui brûlait nos jambes
par le causse aride quand nous revenions de la ferme
des Brunel – Les Lucides –
ou bien du Mas du Viala
de nuit aussi.

Que nous traversions le causse
– plutôt que par la route – pour raccourcir la course
nourrie à la sobriété du calcaire
– la dure flore des causses – et au feu des pierres
je savais le chemin au genévrier et au cade
au muret au clapas
tiré entre une lavogne presque tarie et un transformateur.

Que je cueillais les tessons
loin de tout, les échoués
fragments de feu comme j'en trouverai plus tard
à Sauve dans la montée aux essarts
– aujourd'hui c'est un damier végétal où oliviers grenadiers néfliers
font de vieux vergers sans façon mais vifs encore –
et au cœur de la Mer de rochers, le chaos calcaire qui roule
debout jusqu'à nous –
c'étaient des fleurs
– je demandais d'où – de quel feu retiré c'est l'estran ?

Je cueillais les tessons
qui jonchent
souvent près des amas – *les clapas* –
et les murets, le sol épierré
tous éclats c'étaient des fleurs érodées
au feu
de leur vie
leurs mains potières ainsi
dans mes mains.

Les euphorbes étaient déjà là
à têtes jaune-vert fins héliodores
qui rehaussaient le sol,
dures avec le thym et les chardons (*echinops ritro*)
les panicauts (*eryngium campestre*),
le pastel des teinturiers (*isatis tinctoria*) aux feuilles bleuâtres
mouchetaient le causse

où les dolines fertiles sont comblées de verdure.

De la vie rien. Je marchais, enfant, sans discernement
de grandeur, de gravité, sans
rendre compte de rien sur une terre de plomb indéfinie
et de pierres.
Je n'en voyais pas plus que de toutes parts l'éclat aveuglant
des clapas. Je n'entendais pas non plus.
Dedans, secrètement, je désirais l'écho de la citerne.
Parfois nous finissions à l'aveugle, de nuit.

Grandeur indéfinie
dont c'était la dernière maison, le pays
ras, toujours plus grand, toujours plus raréfié, avançait.
C'était à pied. La respiration alentie serait brève, au tournant
je croyais voir l'Afrique ! Peut-être en raison
du panneau « St Affrique » loin là-bas au carrefour,
ou bien de l'haleine sèche, de la ruche sans gradation
accablée d'aromates et de fièvres. Les pierres brûlaient.

Il n'en serait rien. Après, loin après la maison,
toujours sur le sentier
seulement des fours à chaux et soudain l'aven.

*Aven : GÉOL., dans les Causses. Puits naturel aux
parois abruptes, creusé dans un plateau calcaire par les
eaux d'infiltration et formé, soit par dissolution, soit par
effondrement de la voûte de cavités karstiques : vus d'en haut,
les puits apparaissent comme des gouffres ; des abîmes ; des
« avens » (Causses). Vus d'en bas comme des cheminées.
Les dépressions circulaires appelées dolines, sont en liaison
avec des cavités profondes ou avens, et souvent un réseau
hydrographique souterrain aboutissant parfois à des
résurgences remarquables.*

Je me souviens de l'aven
– l'Abîme de Saint-Ferréol –
qu'ont aménagé et travaillé
les enfants de la Colonie agricole
du Luc, un bagne fondé en 1856 dont
la devise fut
*Mundatur culpa labore*¹

Je marchais dans ce paysage façonné par leurs mains
des garçons de 6 à 21 ans
les sentiers qu'ils ont nivelés
les murs élevés
les terres épierrées défrichées cultivées
ils exploitaient 1500 hectares
*cogite parvulos redire ad me*²

Pierotin Antoine Fernand Giraud
Mollier Armel Charteau
Albert Villeneuve né en 1892 à Oran
Toselli Coste Louis Rastoll
Ploquin Cros et Mustapha

Permann Jean-Marcel qui compte les secondes et ne s'en fé pa
Louis Raymond Chouvin A moi la Loire et ses filles charmantes dans
six mois au jus.

parmi les anciens Elena enfin : *Elena est rentré à la Colonie de
Beaurecueil le 10 mars 1873 et au Luc le 24.*

Marchant sur le causse moi je ramassais ce qui semblait humain.

On trouvait parfois les boutons de leur uniforme jusque loin
au pied des murs épais qui
ceignent encore les champs et les pâtures
– boutons métalliques siglés du Luc *Colonie agricole et pénitentiaire* –
comme des bourgeons ronds tombés ici aussi *plus froids que la pierre*
avec les tessons au lieu des essarts

ou bien c'étaient des graines stériles
disséminées non par le vent mais par les corps – épizoochores –
parce qu'arc-boutés ce sont les reins qui portent les pierres
calées contre les ventres
pour être amassées
– c'est qu'ils allaient à pied –

1 - *Laver sa faute par le travail*

2 - *Pense aux petits qui me reviennent. Conf. Laissez venir à moi les tout-petits*

En été
des buis et des genévriers
aux odeurs fortes
bleuissaient l'ombre
courte sous le tronc
courte dans les pierriers

La nuit était dans la doline une résurgence
circonscrite. Mais au printemps la pâture !

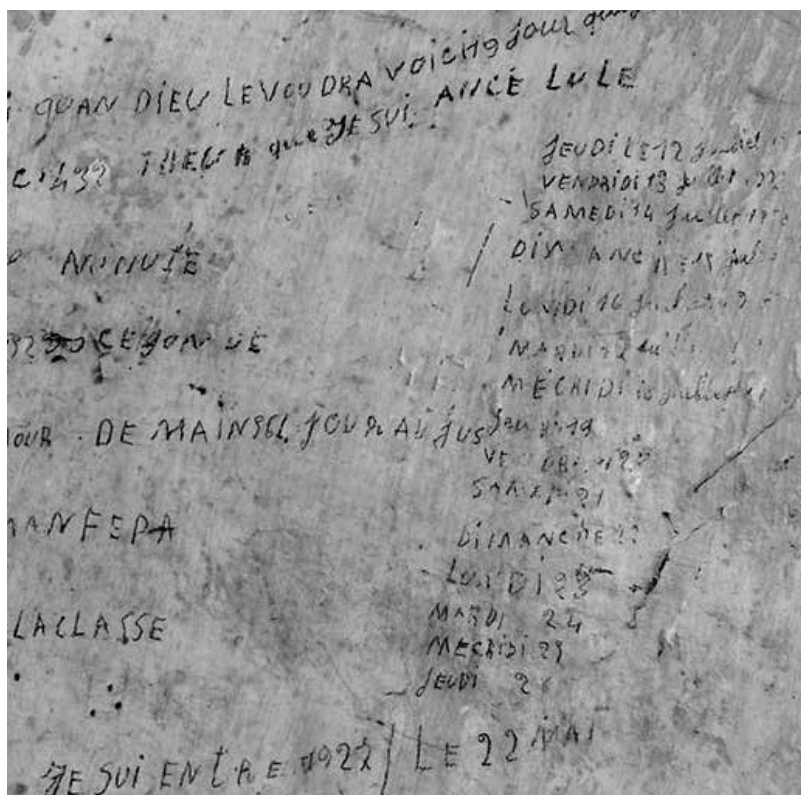
Avril l'iris le lilas et l'astragale de Montpellier
et en juin l'asphodèle !

Carné mais si pâle
et fine tige
qu'on le croit fragile
en jambes
trop vite grandies
les stries
aux tépales
signent
ces hampes
endimanchées
quand les étamines
cillent au pied des roches.
Est-ce en raison de sa racine
tubéreuse qu'il est ainsi sexué ?
Aux indigents les tubercules protubérants
aux affamés de l'éternité !
Ô famines !

Tous en arrêt
au pré des asphodèles
s'enivrent de blancs déclinés
des chairs jusqu'aux bruns rosés
ou pourpres
ivresse *qui n'attend rien*
que l'inaccessible

Ô cher doux rosâtre
inaccessible désir

De la vie rien. L'empourpré pétale
de peau sur l'ossature raidie
l'éternelle patience des morts endossée
à mâcher la mâle racine
lente la fleur épouvantable
de l'attente
grise destinée.



Au fond de l'aven vertical profond de 60 mètres s'ouvrait une vaste cavité naturelle souterraine enfouie à 20 mètres, au sol en partie aplani, et fermée par un large mur de pierres : une cave de maturation pour la production des roqueforts, à laquelle on accédait soit par un treuil qui déroulait un câble depuis la salle inférieure d'une construction de 6 étages éri-

gée à l'aplomb de l'abîme, la Fromagerie à proprement parler, soit, à partir de 1886 par un tunnel long de 200 mètres en pente douce foré dans le sol depuis une doline proche, puis par un majestueux escalier en pierres de taille à trois volées.

Le lieu fut certainement aménagé par les enfants, hormis peut-être le percement du tunnel lui-même, qui fut semblait-il foré à la dynamite durant l'année 1885. Il est probable cependant que les enfants aient participé au terrassement et à la sécurisation des lieux, le tunnel par endroit conforté par un parement de pierres soigneusement maçonné.

De même que la large voie d'accès, longue de 1500 mètres depuis le bagne, qu'ils tracèrent et nivelèrent sur le plateau. Quelques-uns des enfants de la colonie du Luc étaient affectés au travail à la fromagerie, d'une superficie d'affinage (les fromages étant mis à mûrir sur des claies en bois installées dans la cave), de 816 m².

La Colonie agricole et pénitentiaire du Luc était un domaine privé, propriété de la famille De Luc puis Marquès Du Luc. Elle accueillit jusqu'à 200 colons, orphelins, ou enfants abandonnés pour la plupart, qui firent prospérer le domaine jusqu'en 1929, ce qui profita aussi, directement ou indirectement, à la population environnante.

Et maintenant, une pincette, un trombone, maintenant.

Andrea Zanzotto, extrait de *Oui, encore de la neige*, dans *Du paysage à l'idiome (anthologie poétique 1951-1986)*, Maurice Nadeau / Éditions Unesco, 1994



- 1 - instrument à vent et à embouchure de la famille des cuivres qui est actionné par une coulisse ou par des pistons.
- 2 - petite attache faite de deux boucles de fil de fer (ou de matière plastique) qui sert à retenir plusieurs feuillets ensemble.

Le trombone est composé de textes courts (parfois accompagnés d'images) qui n'ont pas encore trouvé leur forme définitive dans le dispositif d'une édition papier. Autrement dit, *le trombone* se veut une publication numérique en coulisse.

le trombone n°8
Adèle Nègre

Publication numérique

•

Conception graphique Philippe Agostini
Photographie d'une cellule (détail) : Bagueauade. net

•

12.2023



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

2